

Carnets sur sol

## Une semaine, six inédits lyriques français à Paris : un manifeste

En une semaine, vu six ?uvres lyriques françaises quasi-inédites, jouées par cinq ensembles / compagnies distincts. Outre la possibilité de se trouver beaucoup plus immergé dans la musique que dans les grandes salles, c'est aussi l'assurance de rencontrer de réelles nouveautés, et servies par des musiciens qui ont la foi chevillée au corps ? dans l'ensemble de ces quatre aventures, les musiciens n'ont rien dû gagner, et en tout cas pas de quoi payer le loyer. Pur amour de l'art.

De fait, le contraste est assez impressionnant avec les orchestres permanents, objectivement impressionnants, mais, même lorsqu'ils sont absolument impliqués, pas toujours pourvus de la même flamme très singulière, celle qui donne le sentiment non pas d'?uvrer pour démontrer son rang dans la hiérarchie musicale, non pas de servir la vision d'un grand chef sur telle ?uvre du répertoire? mais de redonner la vie à la musique elle-même, à des musiques oubliées.

Lorsque je vis ce grain direct du son, cette résurrection de pans du répertoire, ce dévouement des artistes envers une cause confidentielle, j'ai l'impression d'être au c?ur de l'essence de la musique même. En dehors de la pratique (quand on est dans un bon jour) ou de la réécoute de ses disques-doudous, je crois que c'est l'expérience qui s'approche le plus du vécu mélomane ultime.

Évidemment, position purement personnelle : je conçois parfaitement que, si l'on n'écoute que quelques heures de musique par semaine, on aille plutôt écouter Don Giovanni pour sa sortie annuelle à l'Opéra. [Néanmoins, Don Giovanni dans une petite salle sans vedettes n'est pas forcément un second choix, suivant qui contribue?]

Mais ces ?uvres qu'on n'osait espérer entendre un jour, ces groupes de musiciens qui prennent le risque de s'endetter en exerçant leur métier dans un sens qui ne servira pas leur carrière ni leur notoriété? tout cela mérite publicité. Et les principales revues, même celles en ligne, y consacrent rarement beaucoup d'efforts ? parce que, même si leurs rédacteurs y vont, ils chroniquent plutôt ceux qui leur font avoir des invitations pour des places difficiles à obtenir, et celles qui font du trafic sur le site, donc les grandes salles. C'est toujours la même dynamique : plus c'est rare, moins on en parle, moins le public vient, donc moins on en parle, etc. Il faut réellement être un vertueux dans l'âme pour présenter des raretés ? plus de travail, moins de rétribution.

Je n'ai pas beaucoup de pouvoir ou d'influence là-dessus, mais, je mets toujours ma petite contribution. Je parle souvent d'?uvres qui ne sont pas données? pourquoi ne pas le faire aussi sur celles qu'on a fait l'effort de présenter au public ?

Donc, cette semaine :

? Mardi 14, Le Passant de Paladilhe par la [Compagnie de l'Oiseleur](#). Et des extraits de L'Amour africain. Chloé Chaume, Maria Mirante, Antonel Bodan, L'Oiseleur des Longchamps, Benjamin Laurent.

? Le Passant, en particulier, propose une écriture au cordeau malgré sa simplicité apparente : un lyrisme sobre et très immédiat, mais soutenu par une harmonie qui, sans rechercher l'effet, souligne avec beaucoup de finesse l'évolution des situations. Une bien belle découverte remarquablement chantée (particulièrement sensible à l'effet de Maria Mirante dans un rôle travesti) et accompagnée ? Chevereau, Olivon, toujours des accompagnateurs exceptionnels chez L'Oiseleur (je n'y regrette jamais l'orchestre) ! En l'occurrence, Benjamin Laurent semblait lire l'harmonie comme un livre d'émotions précises, impressionnant.

? [Parmi leurs derniers concerts évoqués dans ces pages, la résurrection de Nausicaa de Hahn. Et, prochainement, je tenterai une évocation de Brocéliande d'André Bloch, une découverte fascinante qu'ils ont récemment donnée (avec un rôle de crapaud créé par Georges Thill?), où l'on pouvait en outre découvrir deux chanteurs de toute première classe, Marion Gomar (un grand dramatique rare, et très mobile expressivement) et Georges Wanis (ténor de format assez dramatique également, éclatant de santé).]

? Jeudi 16, Fantasio d'Offenbach au Châtelet ? production de l'Opéra-Comique avec le Philharmonique de Radio-France dirigé par Laurent Campellone, mise en scène de Thomas Jolly. Celui-ci n'a pas besoin de publicité : ce n'est pas un Offenbach majeur, mais il documente un aspect plus sérieux, moins couru de son legs? et joué avec ce degré d'engagement (par des musiciens statutaires qui ne brillent pas souvent par leur entrain dans ce répertoire, bravo Campellone !), animé scéniquement comme cela, tout fonctionne à merveille (alors que j'étais resté plutôt ennuyé à l'écoute de précédentes versions). Je ne m'étendrai pas sur la question, puisque l'œuvre ne me paraît pas du tout majeure, et que la presse a déjà tressé (à juste titre) des couronnes à cette production. D'une manière générale, toutes les productions de l'Opéra-Comique sont des valeurs sûres en matière d'exploration comme de réalisation pratique, j'aurais peine à citer des soirées décevantes, et beaucoup de superlatives.

? Samedi 18, Motets à deux dessus de Campra (Cum invocarem, inédit au disque me semble-t-il), Bernier (Laudate Dominum), et la célèbre Troisième Leçon de Ténèbres du Mercredi de Couperin par [Le Vaisseau d'or](#). Agathe Boudet, Julia Beaumier, Stéphanie Petibon, Ondine Lacorne-Hébrard, Martin Robidoux. [Voir la [notule](#) correspondante pour un mot sur les œuvres et le traitement rhétorique de la musique par Martin Robidoux.]

? Dimanche 19, Le petit Duc de Lecocq par les Frivolités Parisiennes au Trianon (de Paris). Une production de très haute volée, encore une fois cet orchestre met une incroyable maîtrise et une vaste générosité dans un répertoire qui se joue généralement plus à l'économie ? soit par de grands orchestres qui ne se fatiguent pas trop, soit par des formations plus modestes qui ne peuvent prétendre à la perfection. La mise en scène amuse beaucoup dans un décor fait de simples cubes, et tout le plateau étale un français remarquable : Sandrine Buendia, Marion Tassou, Rémy Poulakis (le seul que je découvrais, un ténor remarquablement projeté, un beau fondu, aucune constriction), Jean-Baptiste Dumora? et Mathieu Dubroca, que je n'avais pas entendu en solo (il est membre d'Accentus?) depuis plus de dix ans (pour une création théâtrale en occitan), lorsqu'il débutait sa carrière à Bordeaux (il était même encore étudiant en chant, je crois).

? Je ne vois pas spontanément d'exemple de baryton actuel disposant à la fois d'un français aussi exact et d'une voix aussi projetée, sans les artifices de ces techniques bâties sur les graves ? son équilibre est plutôt à l'opposé de Tézier et Degout. Par ailleurs, ce dont je n'avais pu juger jusqu'ici, acteur d'une grande présence, un des artistes majeurs de la scène française ? goût des programmateurs pour les voix artificiellement sombrées, préjugés sur sa catégorie vocale, volonté personnelle d'avoir la sécurité de l'emploi de choriste ? En tout cas, une belle voix parfaite, flexible, insolente et expressive comme on n'en entend pas tous les jours.

? Un seul regret : quel faste, un orchestre complet, une mise en scène réussie, des chanteurs très aguerris, un théâtre à l'italienne de mille places où l'on voit bien (et entend remarquablement) de partout ? pour une ?uvre très mineure, même au sein du catalogue de Lecocq. Oui, bien sûr, c'est le projet même des Frivolités Parisiennes, jouer du répertoire léger avec un niveau d'exigence et d'excellence équivalent à celui des ouvrages les plus révévés. Je l'accepte avec gratitude, bien sûr ? tout en soupirant secrètement après une interprétation de Frédégonde de Saint-Saëns, de La Dame de Monsoreau de Salvayre, d'Hernani d'Hirchmann, du Retour de Max d'Ollone qui serait donné dans ces conditions extraordinaires.

? Mardi 21, Stratonice de Méhul par la Compagnie Les Emportés qui, comme leur nom l'indique, se spécialise dans ce répertoire lyrique de la fin de l'Ancien Régime jusqu'à l'Empire. Tout jeunes mais hautement valeureux, à deux pas de Lachaise ils nous l'ont fait connaître. Réduction piano, mais tout le texte y est (les dialogues d'Hoffmann sont courts ? dans cette représentation d'une heure, il manque juste un hémistiche dit par un soldat?), remarquablement dit, convaincant scéniquement malgré la proximité, et c'est aussi la fête du chant ? le choucho Fabien Hyon, et découverte d'Alice Lestang et Guillaume Figiel-Delpech, dont je me réjouis d'observer les engagements à l'avenir.

? J'ai prévu de revenir sur l'?uvre (en attendant, un bel article informatif ici sur cette production), que je ne trouve pas majeure (enfin, le premier quatuor, tout de même, ça claque !) mais qui occupe une place assez particulière à la charnière des genres. Par ailleurs, quelques anecdotes à raconter sur la réception des lycéens qui constituaient l'essentiel du public ? il y avait Agnès Terrier, Jérôme Correas, une demi-douzaine de passionnés, les lycéens, leurs professeurs et moi.

? Exemple (non enjolivé, promis) d'adhésion sans fard de ces jeunes gens, commentant dans un murmure le rôle du médecin : « C'est un bâtard ? il a poucave le Prince ! ».

Copyright : DavidLeMarrec - 2017-02-22 21:26:53